

Ramsès II, Picasso et les autres...

Le complexe de Hollywood

Que de faste, de battage publicitaire et d'attente ont entouré ce fameux Ramsès et ce grand Picasso! Depuis près de quatre mois qu'on en parle et qu'on fait la queue, jamais les «beaux-arts» n'auront été si courus à Montréal. Mais quoi penser de ces super-événements au bout du compte?...

par Pascale Beudet

Disons d'abord que nous n'aurions peut-être jamais contemplé le nez amoché du grand pharaon ni le génie du maître espagnol si ce n'avait été du maire Drapeau, dans le premier cas, et du ministre des Affaires culturelles, Clément Richard, dans le deuxième. Ce qui n'enlève rien à l'attrait fondamental de ces deux expositions mais qui explique en partie l'immense publicité qui a entouré ces deux événements, et «l'enflure» qui en découle inévitablement. «Volonté politique» oblige. Il suffit d'ailleurs de replacer ces deux expositions dans leur contexte international pour s'en apercevoir.

Pablo Picasso : rencontre à Montréal n'est en fait pas grand-chose pour qui connaît le Musée Picasso qui vient d'ouvrir ses portes à Paris : 203 peintures, 158 sculptures, sans compter les dessins, gravures, collages, etc. Ce musée étant le résultat de l'acquiescement de l'impôt sur la succession Picasso, on imagine facilement que cette «dation en paiement» n'est pas des plus modestes. On a pu en avoir un avant-goût au Grand Palais de Paris en 1979, et le Museum of Modern Art de New York a eu droit aux trois quarts des œuvres en 1980.

De la même façon, Ramsès II est le rejeton d'une autre exposition du Grand Palais, *Ramsès le Grand*, dont l'envergure dépassait de loin celle de Montréal.

Couvercle du sarcophage dans lequel fut réenseveli Ramsès (détail)

Amateurisme, quand tu nous tiens...

D'ailleurs, le *New York Times* n'a pas hésité à qualifier l'exposition Ramsès II d'«amateur», n'en déplaise à notre bon maire. En effet, comment ne pas souligner les nombreuses lacunes de cette exposition ? Malgré la beauté des objets montrés (statues du monarque, portraits sculptés de la mère de Ramsès, Touy, etc.), on trouve finalement peu de choses se rapportant au personnage même. Pareille absence s'explique, en partie, par le fait que la tombe de Ramsès a été pillée à la fin de la XX^e dynastie (1196-1080 av. J.-C.). Or, pour étoffer l'événement, on nous a présenté des pièces représentatives de l'époque : les sarcophages et le mobilier funéraire de Sen. nedjem (un artisan) et de quelques membres de sa famille, ainsi que des objets – précieux ou non – ayant appartenu à d'autres pharaons. Bref, une exposition conçue plutôt pour susciter l'admiration que pour faire réfléchir sur l'Histoire.

Les panneaux explicatifs étaient d'ailleurs clairsemés. Pour le néophyte, impossible d'apprendre grand-chose sur l'Égypte ancienne à moins de se procurer le coûteux catalogue de l'exposition. Quand on sait que ce monarque a régné il y a 32 siècles sur l'une des civilisations les plus raffinées du monde, il fallait plus que rebaptiser l'ancien pavillon de la France le «Palais de la Civilisation» pour nous en communiquer tout le sens !

Picasso, un macho ?

L'exposition Picasso déçoit aussi. Tirée de la collection privée de Jacqueline



«Le Matador», de Pablo Picasso

Picasso, son épouse, elle est composée de 88 tableaux dont la moitié ont été exécutés dans les 20 dernières années de la vie du peintre, soit entre 73 et 91 ans. On y trouve de très belles choses, bien sûr, mais l'importance historique du cubisme n'est pas suffisamment soulignée, ni par le commentaire de l'acoustiguide, ni par l'accrochage qui a été décidé davantage en fonction des rapports picturaux qu'en tenant compte de la chronologie. Ainsi, une salle ne montre que des portraits de femmes, une autre se concentre sur la «période grise», une autre célèbre la taumachie... L'entreprise, en fait, ressemble davantage à une légitimation forcée de la dernière période de Picasso, d'ailleurs très décriée par la critique. Mais est-il plus juste de verser dans l'excès contraire en qualifiant chaque toile de «géniale»? D'ailleurs, qu'est-ce que le génie? L'acoustiguide nous répète ce mot ad nauseum mais sans jamais en expliciter le sens. On aurait pu nous parler d'autre chose que de la couleur dominante de tel ou tel tableau, ce que tout le monde est capable de voir. Il aurait fallu établir des rapports entre les oeuvres et expliquer en quoi consiste l'innovation, le cheminement de l'artiste, ses régressions s'il y a lieu.

Des expositions comme *Ramsès II* et *Picasso* convergent essentiellement vers le culte de *grands hommes*. Dans le premier cas on vénère le grand bâtisseur, le grand procréateur, le grand guerrier (comme tout cela va bien ensemble!); dans le deuxième, on salue le prodigieux créateur –

et, en passant, grand séducteur de femmes –, le génie solitaire... Alors qu'on sait très bien que la naissance du cubisme est largement redevable à la collaboration étroite entre Picasso et Georges Braque. Braque n'ayant pas le tempérament flamboyant et machiste de Picasso, étant plutôt modeste et effacé, on a tendance à oublier sa contribution.



«Palestine (The hart)», de John McEwen à Aurora Borealis

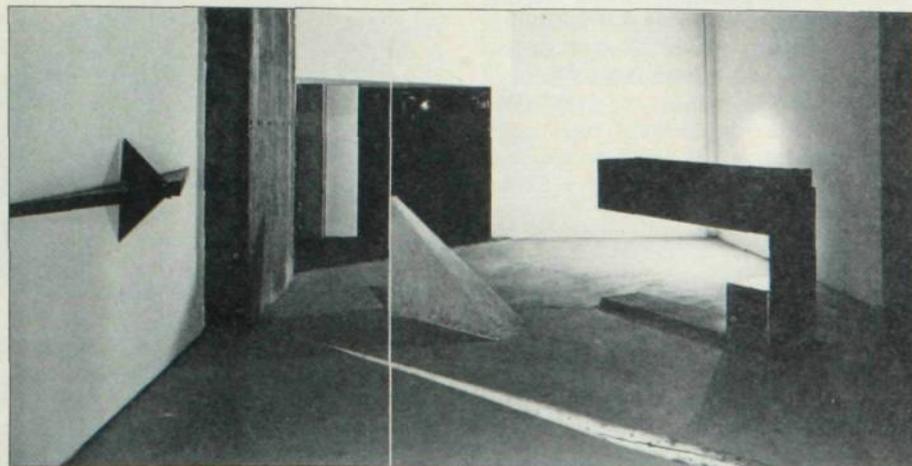
Aurora Borealis : passée inaperçue?

Finalement, il n'y a pas que l'amateurisme et les oublis qui font problème pour ce genre d'expositions, il y a aussi le fait que leur aspect «spectaculaire» a la

fâcheuse tendance à gommer toute autre manifestation culturelle. Vous vous êtes précipités, vous, pour voir *Aurora Borealis*? Ce fut pourtant une exposition remarquable, intégrée aux 100 jours d'art contemporain qui prenaient place cet été à Montréal. Et pourquoi l'art d'aujourd'hui ne mériterait-il pas la même attention que celui d'hier, pour ne pas dire les mêmes budgets?...

Il s'agissait de 30 installations que des artistes canadiens (8 femmes et 25 hommes – où sont donc passées les femmes?) avaient été invités à construire dans les locaux désaffectés d'un centre commercial. Installations énormes qui occupaient le double de l'espace offert par les salles du Musée d'art contemporain. Si toutes n'étaient pas des plus innovatrices (certaines étant des rassemblements épars d'objets alors qu'une installation, en principe, doit les relier organiquement), la plupart témoignaient de la qualité et de la variété de cette forme d'art au Québec et au Canada.

Bien sûr, une installation ne se regarde pas comme un tableau du XVI^e siècle ou même comme un Picasso. Elle «se vit», car c'est sous l'angle du quotidien que se fait la prise de contact avec l'oeuvre. Il faut dire d'ailleurs que les expositions d'art contemporain sont beaucoup moins «rassurantes» que celles de Ramsès ou de Picasso. D'abord parce qu'*Aurora Borealis* se veut une critique explicite – ou implicite? – de la société actuelle et des valeurs qui la sous-tendent. On nous interpelle. Ensuite, parce que tout art qui se retrouve aujourd'hui cautionné par l'Histoire fait presque toujours taire la critique, et se trouve par conséquent un peu figé dans cette consécration. Chut!... génie au repos, croit-on presque entendre en déambulant dans les panthéons sacrés de l'art. Alors, on n'a plus qu'à se taire, et attendre que la queue avance. ✘



«Seated sculpture», «Monocular abyss», «Zone» et «Transformer» et «Wait» de Michael Snow à Aurora Borealis